

rai ma porte à M. de Mons. C'est, je crois, tout ce qu'il y a à faire.

—Lâche! murmura Mme de Forcadoc.

—Vous dites?... reprit son mari, en la regardant en face; vous dites, Armande?

—Je dis que je vous méprise.

—Voyez un peu!... Ainsi donc, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme de Caudidec, je vais envoyer ici tout ce qui appartient en propre à Armande avec le montant de sa dot. Désirez-vous que je fasse quelque chose de plus?

—Mais votre fils?

—Je le garde.

—Mais Armande a le droit de le voir.

—Je la recevrai quand elle viendra pour cela.

—Vous la recevrez? Quand elle voudra?

—Quand elle voudra.

—Je vous remercie.

—Adieu, madame, dit M. de Forcadoc, en saluant sa belle-mère.

—Au revoir, dit celle-ci en l'accompagnant jusqu'à la porte.

—Au revoir, ajouta-t-il, en montant en voiture.

M. de Mons arriva chez lui deux jours après ces événements, et avant même que Mme de Mons eût appris l'arrivée et le départ de Mme de Forcadoc.

Son humeur joyeuse se manifesta tout en arrivant, par des projets de fêtes. Il rapportait à sa femme de jolies et nombreuses futilités. Quant à son fils, il semblait l'avoir complètement oublié. Il eût, en le voyant, une stupéfaction réelle qu'il exagéra un peu, afin de tourner en plaisanterie un oubli véritable.

Mme de Mons trouva son mari charmant, mais bouda un peu, ayant conçu sur son voyage des doutes étranges.

Cependant Mme de Forcadoc ne paraissait point, non plus que M. de Forcadoc; et, après deux ou trois jours de patience, M. de Mons se hasarda à en demander des nouvelles.

—Je ne les ai point vus, dit Olga, et je ne crois pas Mme de Forcadoc de retour.

M. de Mons, ce jour-là, se promena aux alentours du petit château des Forcadoc. Mais dans cette habitation il s'était fait un silence étrange; la plupart des persiennes étaient fermées, on n'entendait aucun mouvement; et, quand M. de Mons fit galoper plus fort son cheval sur la route, la figure sévère de M. de Forcadoc se montra un instant dans le cadre d'une croisée et disparut aussitôt.

Les plus simples convenances devaient engager M. de Mons, de retour d'un voyage, à se présenter chez son voisin; mais une certaine crainte le retint. Quelque chose l'avertit que peut-être il se trouverait en présence d'un ennemi, et d'un ennemi sérieux; que peut-être, avec celui-là, les procédés qu'il connaissait n'auraient pas cours. On l'eût grandement soulagé en lui disant que M. de Forcadoc allait lui envoyer des témoins. Cela au moins lui était connu.

Cette routine était celle de son monde. Le voisinage des pistolets et des épées l'eût rassuré.

Il se dit ensuite qu'il était assiégé d'idées folles; que peut-être Mme de Forcadoc, fatiguée du voyage, reposait; que rien au monde dans leur conduite n'avait pu donner prise au soupçon, et que le mieux était de se présenter le jour même avec sa femme. Ce qu'il fit. Mais on ne les reçut point. Et il fut répondu à toutes les questions, que Mme de Forcadoc était en voyage et que M. de Forcadoc ne recevait point.

Dès ce moment une inimitié sourde s'établit entre M. et Mme de Mons, et bientôt Mme de Mons put s'apercevoir de quelque mystère dans la vie de son mari.

Il y a deux sortes de dignité: l'une qui veille à l'honneur de la vie, et l'autre qui se montre jalouse des égards qu'on nous doit indépendamment de toute autre chose.

La première brave les répugnances pour sauver.

La seconde méconnaît l'honneur et le bonheur de la vie pour ne se souvenir que de l'amour-propre et lui tout sacrifier.

Mme Olga ne crut pas de sa dignité de se préoccuper des troubles et des mystères qu'elle entrevoyait dans la vie de son mari.

—J'élève mon enfant, disait-elle, et cela suffit.

Mais cet enfant sut à peine parler, que le visage de sa mère lui apprit à dédaigner son père, et avant de savoir ce que c'est que l'honneur, il sut que son père était déshonoré.

L'attitude froide, indifférente, dédaigneuse et dégagée que prit Mme Olga, rejeta M. de Mons en dehors de sa maison, et après plusieurs tentatives infructueuses pour voir Mme de Forcadoc, il chercha sérieusement à se rendre compte de ce qui se passait.

Il se rendit donc à Quimperlé, chez Mme de Caudidec, déterminé à avoir là des nouvelles de Mme de Forcadoc.

Son étonnement fut au comble en y trouvant Armande.

En dépit de sa mère, Armande raconta tout à M. de Mons et ils sortirent ensemble dans le jardin.

Là, Armande joua au profit de M. de Mons une des plus grandes scènes du jeu de la Bête. Elle parla d'abandon, d'outrage. Elle reconnut que les entraînements de la passion excusent tout, et que même ils sont chose sainte, que les maris sont abominables en général, et que M. de Forcadoc en particulier était un monstre, un tigre, et même un homme vil. Elle se plaignit de sa froideur, elle se plaignit de ses exigences, elle lui reprocha son honnêteté, et ne lui trouvant aucun vice, elle déclara que c'était une nature plate, basse et médiocre.

M. de Mons sortit de là fou, furieux, excité, malade, et bien décidé à sauver une aussi noble femme.

Il était bien entendu qu'une nature aussi richement douée, etc., etc. Je perds ici l'occasion d'écrire un volume. Il est vrai de dire qu'il serait ennuyeux.